

Un sentiment d'imposture

SERGE LA BARBERA

Un sentiment d'imposture



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

PREMIÈRE PARTIE

MON directeur de thèse m'avait fixé un premier rendez-vous dans un café de C., petite ville du Sud-Ouest dont nous sommes tous deux originaires. Je l'ai repéré au fond, sur une banquette, en discussion avec une femme d'une cinquantaine d'années que je connaissais vaguement depuis l'université où elle avait repris des études sur le tard. J'ai attendu cinq minutes en buvant une eau minérale. En sortant, la femme m'a salué en me glissant à l'oreille: "il est très dur". C'est avec une légère appréhension que je lui ai présenté mon projet. En fait, il n'a été ni trop sévère ni compatissant.

Une fois dégagé de la paperasse, j'ai pu commencer à travailler. J'avais déjà procédé en amont à quelques lectures, essentiellement sur la période de la Seconde Guerre mondiale et sur l'opinion publique, thèmes de prédilection de L. J'avais décidé de déplacer mon étude sur le territoire tunisien. Cela ne me facilitait guère la tâche du point de vue des sources et je m'interroge encore sur ce qui a réellement motivé ce choix géographique. Etait-ce en raison des origines tunisiennes de mes parents et parce que j'y suis moi-même

né (à peine né mais les liens entre histoire et psychanalyse ne sont plus à démontrer)? Était-ce parce que je ne voulais surtout pas travailler sur la Dordogne où je vivais et que je désirais prendre un peu le large? Ou était-ce tout simplement la peur de ne pas être à la hauteur en travaillant sur la France, périmètre largement balisé, et de dévoiler ainsi (ce qui me semblait être) une certaine médiocrité, probablement liée à l'angoisse de ne pas parvenir à maintenir la rigueur nécessaire d'un bout à l'autre de la recherche?

Avant même de commencer mon travail, je me suis trouvé confronté au goût immodéré de l'administration française pour l'opacité, notamment en ce qui concerne les archives contemporaines, souvent déploré par de nombreux chercheurs étrangers comme l'historien américain Stanley Hoffman, qui oppose aux tracasseries des archives françaises, la grande ouverture des archivistes américains. Pour connaître le lieu de conservation des archives que je désirais consulter, d'autant plus que je m'intéressais aux rapports de police, des services de sécurité, des contrôleurs civils, aux dossiers des fonctionnaires, sujets sensibles, il m'a fallu d'abord mener ma propre enquête, démêler le vrai du faux, l'approximatif du

certain, prendre garde à ne pas éveiller les soupçons, ne pas me laisser aller au découragement. Au bout de quelques semaines, j'ai fini par savoir que les sources que je convoitais se trouvaient au Ministère des Affaires étrangères à Nantes et au Quai d'Orsay. Je suis donc parti, l'été 1996, en faire l'inventaire.

Le bâtiment des Archives diplomatiques de Nantes est gardé comme une forteresse. La rue est filmée en permanence et un gardien, depuis sa salle, observe ses écrans. Il a été mon premier contact. Il m'a inscrit sur un registre et, en échange de ma pièce d'identité, m'a donné un badge, une clé et un ticket (dûment signé par le président de salle de lecture) à remettre à la sortie. La deuxième rencontre s'est faite à l'intérieur du bâtiment. La salle de lecture est vaste, moquetée, silencieuse, fraîche, luxueuse. Il m'a fallu me plier au règlement, – qui évolue en fonction du conservateur en chef – pas toujours facile à comprendre pour celui qui arrive, intimidé par le lieu, perdu dans les classements, angoissé à l'idée de ne pas trouver ce qu'il cherche. Seule la serviabilité et la gentillesse du personnel peuvent le rassurer. C'est, heureusement, souvent le cas, même si ce n'est pas garanti.

Le plus fatigant a été de travailler sur des archives microfilmées. J'ai dû me rendre dans une salle sombre, hermétiquement fermée, où l'aération bourdonnait en permanence. Placer la bobine sur le lecteur est une opération aisée pour celui qui l'a déjà pratiquée mais une épreuve pour le novice qui n'ose demander de l'aide et qui a peur du ridicule. Je passais les feuillets au rythme de ma lecture attentive. Comme tout chercheur débutant, j'étais persuadé que j'allais trouver assez vite les documents qui allaient me permettre d'avancer dans mon travail, mais cela n'arrive que très rarement. Seuls les privilégiés du régime, étudiants recommandés par un professeur localement connu, les universitaires célèbres, sont parfois dispensés de cette recherche à l'aveugle. Lorsqu'au bout de plusieurs heures je me suis aperçu que je ne venais de passer en revue qu'un seul microfilm, j'ai fait un constat terrifiant. Pour ma thèse j'allais devoir visionner plusieurs centaines de ces bobines et me plonger dans des milliers de cartons d'archives papier. A ce rythme-là, compte tenu des heures d'ouverture, des jours ouvrables, il allait me falloir au minimum deux années entières de dépouillement. Etant donné mon éloignement du centre d'archives et l'impossibilité de pou-

voir m'y rendre pendant les périodes scolaires, la recherche indispensable du matériau allait me prendre une petite décennie. Alors, comme pris de folie et d'angoisse, j'ai accéléré le mouvement, j'ai fait défiler les feuillets beaucoup plus vite, lu de manière transversale, m'arrêtant lorsque je croyais trouver un élément intéressant, revenant parfois en arrière et repartant encore plus vite. Désormais, en quatre heures je passais en revue deux microfilms, réduisant le temps de recherche de moitié, ce qui était à peine réconfortant, d'autant plus que je craignais de laisser passer des informations importantes. Alors, parfois trompé par son titre, lorsque je tombais sur un microfilm qui apparemment ne m'intéressait pas, j'exultais et hurlais presque de joie pour les heures gagnées et j'en profitais pour faire des vérifications, revenir sur ceux que je pensais avoir négligés.

Mes notes, je les prenais au stylo, sur des feuilles blanches que je pliais en deux, puisque le plateau du lecteur de microfilms ne me permettait pas de travailler directement sur l'ordinateur, toujours plongé dans la pénombre, luttant avec la lumière tombée de l'objectif de la machine, toujours de travers pour pouvoir, à la fois, lire le document, et noter. En fin de journée, lorsque je quittais le bâtiment

des archives, je titubais. Je me sentais nauséeux et montais dans ma voiture avec difficulté pour regagner tant bien que mal mon hôtel au centre-ville. Mais la journée du chercheur ne s'achève pas là. Il ne change pas d'habit aussi facilement. Ma tête encombrée par les informations que j'avais collectées, je ne pouvais parvenir à me décontracter qu'après avoir revu, ordonné, classé et recopié mes fiches. Je me rendais chez MacDonald's, enrageant de m'y trouver et d'y faire la queue. J'achetais un repas complet que je mangeais goulûment dans ma chambre, désormais envahie par cette odeur de friture épicée et douceâtre, tout en travaillant. J'éprouvais, pourquoi ne pas le dire, un réel plaisir dû à la simultanéité de la récompense donnée au corps et de la satisfaction éprouvée par l'esprit. Comme un chercheur solitaire loin de ses bases, après m'être ravitaillé, je pouvais lire un peu ou sortir prendre l'air mais je m'endormais toujours tôt, à la fois rasséréiné par l'effort que j'avais accompli et troublé à l'idée des éléments qui, dans ma soif de dépouillement, m'auraient échappés. Scrupules que je m'efforçais, par nécessité, sans trop de mal, de chasser.

Ces journées se sont répétées cent cinquante fois, toujours au même rythme, parfois

en arrivant directement de Dordogne pour économiser une nuit d'hôtel. Les séjours ont pu être aussi bien fructueux que frustrants et plus le temps passait, plus je me rendais à Nantes, plus j'angoissais à l'idée de m'infliger encore cette torture.

Le Quai d'Orsay, plus administratif encore mais somme toute moins pesant parce qu'il s'agissait de Paris, m'a parfois détourné, lorsque tout mon corps la refusait, de ma souffrance nantaise. Mais au bout d'une semaine, la routine parisienne, alliée à la fatigue, me laissait dans des états similaires avec en plus le sentiment de dépenser plus d'argent et d'être moins efficace.

En dépit de toute cette fatigue, physique et nerveuse, de cet écœurement que j'éprouvais à plonger dans ces masses d'informations, j'ai pu connaître des moments intenses de satisfaction. Les rapporteurs des différents corps de l'administration du Protectorat sont souvent prolixes en détails, parfois sordides, qui rendent les situations décrites terriblement dramatiques ou incroyablement comiques. C'est dans ces détails insignifiants, multiples, que l'opinion se révèle. Les disputes entre voisins, les petits délits commis par des individus ou des groupes constitués sont autant d'éléments qui aident à

la compréhension d'une population, à l'analyse d'une situation, tout en faisant naître des images qui stimulent l'imagination. L'émotion pouvait m'emporter lorsque je lisais une lettre, qu'il s'agisse de cet homme, Mohamed Cherif, un Tunisien qui avait obtenu la nationalité française et qui demandait humblement au président du Conseil (à l'époque Léon Blum) de lui redonner sa nationalité tunisienne parce que sa famille se détournait de lui. Il implorait littéralement "pitié", après avoir déclaré un amour fidèle, une admiration sincère et immodérée pour la France, parce que les nationalistes tunisiens empêchaient l'inhumation de ces Français, toujours fidèles à l'Islam, dans les cimetières musulmans, leur arrachant ainsi le lien le plus profond avec le territoire. Les gouvernements successifs ont réglé la question en créant pour eux des cimetières spéciaux. A l'inverse, certaines lettres adressées au Résident général au moment de la débâcle de l'armée française en 1940 pouvaient donner la nausée, comme celle adressée par cette femme, dénonçant les Juifs, à la fois coupables, à ses yeux, de la guerre et de la défaite, "ces Juifs haineux aux mains couvertes du sang de notre jeunesse", contre lesquels elle demandait, en criant "vengeance!", des mesures immédiates et radicales. L'effet

émotionnel est multiplié par le genre épistolaire qui plonge profondément le lecteur dans l'intimité de celui qui écrit. Plus que le sens des mots, il y a le papier utilisé, la présentation, la calligraphie, les tournures, l'orthographe, qui donnent chair aux auteurs de ces lignes. C'est dans ces moments-là que je croyais trouver le véritable sens de ma recherche et, par le biais du sentiment, je pensais être dans le vrai.

Trouver un plan n'est, somme toute, pas compliqué. Immérgé dans le sujet par les lectures et les documents d'archives, les dates s'imposent d'elles-mêmes et le plan se met au service de cette chronologie. Plan classique en quatre parties : une analyse de la société coloniale, de ses représentations, des relations intra et extracommunautaires, des cultures politiques de la communauté française puis de ses attitudes et de ses comportements autour de la Seconde Guerre mondiale. Rien de bien nouveau. Cette thèse ne devait en rien révolutionner ni l'historiographie de la colonisation, ni celle de la Seconde Guerre mondiale. J'en étais conscient. C'était rassurant puisque cela signifiait que je ne prenais pas de risques, et en même temps légèrement frustrant parce que je révisais mes ambitions à la baisse. Cette partie